

Pierre Assouline

## NE TIREZ PAS SUR LE TRADUCTEUR !



C'est vrai, quoi ! Va-t-on enfin en finir avec cette tarte à la crème qui consiste à se hausser du col, en insinuant que l'on s'y entend en langues étrangères, et à enfoncer les traducteurs littéraires chaque fois qu'un roman fait problème ? D'autant que les écrivains ne sont pas les derniers à les piétiner. En a-t-on lu, des plaintes, sinon des insultes, à leur endroit sous la plume des Schopenhauer, Ortega y Gasset et [Nabokov](#) ! Un essai, intellectuellement très stimulant, vient de paraître qui invite, pour une fois, à faire un pas de côté pour parler autrement de la traduction. David Bellos, auteur de *Le Poisson & le bananier. Une histoire fabuleuse de la traduction* (392 pages, Flammarion), est en la matière croyant et pratiquant : professeur de littérature française et comparée à [Princeton où il dirige le cursus de traduction](#), il est également le traducteur américain de Georges Perec, Romain Gary, Fred Vargas, Hélène Berr et Ismaïl Kadaré. On sait au moins d' « où » il parle lorsqu'il assène quelques opinions tranchées sur la question. Non qu'il ne soit habité par quelque incertitude sur la logique de son objet d'études. Disons : le doute sans l'irrésolution. Son but en marquant cet essai : le transformer en comprenant très précisément « *ce que fait* » la traduction. Cela sonne peut-être mieux en anglais qu'en français mais on distingue bien l'intention. En 33 chapitres rapides, denses, vifs et informés, émaillés d'exemples et de citations pêchés un peu partout, il pose les vrais problèmes sans jargon ni langue de bois universitaires, sans éviter les sujets qui fâchent, mais armé d'une vraie rigueur conceptuelle et d'une érudition de l'histoire de la traduction d'autant plus utile qu'elle prend cette distance avec l'anglocentrisme. On y apprend que seuls les Français pratiquent le « en français dans le texte », usage qui n'a d'équivalent dans aucune autre langue ; puisqu'il n'a guère de rapport avec la déontologie de la profession, il en déduit que c'est un effet de notre chauvinisme ; il faudra y réfléchir...

On apprend également qu'il n'existe pas de mot ou d'expression en russe pour dire *cottage cheese* (en français « faisselle » ou, plus souvent, ... « cottage chesse ») ; essayez donc de rendre *brown shoes* en français sans savoir s'il s'agit de marron, de bordeaux ou de rouge foncé. C'est peu dire que Bellos tient ladite « traduction littérale » pour un mythe ; il l'étrille tout au long d'un chapitre ; lorsqu'il entend un professionnel parler de « traduction littérale », il ne sort pas son revolver mais entend « *une version qui préserve le sens dans les formes grammaticales appropriées à la langue cible* ». D'accord avec le poète Octavio Paz qui a aussi écrit sur ces questions (*Nineteen ways of looking at Wang Wei*, ou dix-neuf voies pour traduire un poète chinois du VII<sup>e</sup> siècle, représentant dix-neuf façons d'écrire la poésie en anglais), il juge au fond que la traduction littérale est d'un intérêt si nul que son existence est non avenue. En chemin, il pulvérise les légendes qui



ont la vie dure, telle l'inusable « Les Esquimaux ont une centaine de mots pour dire « neige », lieu commun contre lequel il semble avoir créé un mystérieux comité destiné à lutter contre la G.E.L.E.E (Grande Escroquerie du Lexique Etendu Esquimau). Peu respectueux de nos institutions, fussent-elles récentes, notre auteur va jusqu'à émettre de sérieux doutes sur l'efficacité des mesures prises par notre [Commission générale de terminologie et de néologie](#), en quoi il a grand tort (tout le monde dit « courriel » en lieu et place de « mail », n'est-ce pas ? enfin, presque...). Mais un homme qui décrète que 1857 est la date phare pour la littérature mondiale au motif que Flaubert a alors fait basculer l'ensemble de la description dans la sacro-sainte phrase formée en majesté dans *Madame Bovary*, un tel homme ne saurait être entièrement mauvais, n'est-il pas ? A ses yeux, la première tâche d'une traduction est de représenter ce que veut dire un texte étranger, quitte à le laisser parfois en partie dans son état de naissance, seul moyen de rendre vraiment son « étrangèreté » ; à l'appui de sa démonstration, David Bellos cite [l'inoubliable chanson de Charlie Chaplin dans \*Les Temps modernes\*](#), adaptation très libre en langue romane d'immigré de « Je cherche après Titine », dont les paroles

seront les premières entendues de la bouche de Charlot à l'écran. Par ses soins décryptée, la mélopée donne quelque chose d'assez irrésistible :

« *Se bella giu satore/ Je notre so cafore/ Je notre sa cavore/ Je la tu la ti la tua/ La spinash o la bouchon/ Cigaretto porta bello/ Si rakish spaghaletto/ Ti la tu ti la toi./ Senona pilasinal/ Voulez-vous le taximeter ?/ Le zionta su la sita/ Ti la tu tu la wa/*

*Sa montia si n'amura/ La sontia so gravora/ La zontcha com sora/ Je la poosa ti la tua/ Je notre so laminal/ Je notre so cosinal/ Je le se trop savital/ Je la uss a vi la tua./ Se motra so la sonta/ Chi vossa l'otra volta/ Li zoscha si katonta/ Tra la la la la la. »*

Voilà aussi ce que l'on trouve dans ces pages savantes, dans la conviction que la traduction est l'ennemie de l'ineffable, et aussi quelques digressions bienvenues car édifiantes. Sur les sous-titres au cinéma par exemple. Ou mieux encore sur le doublage dans les pays de l'Est et en Asie: une pratique très répandue du lectorage (c'est son nom, désolé) qui consiste pour un comédien local à chuchoter la traduction par-dessus la voix



originale de tous les acteurs du film, et dont Bellos dit qu'elle doit tout à ce que faisaient les interprètes araméens lorsqu'ils traduisaient la liturgie hébraïque par-dessus la voix des rabbins dans les synagogues de Palestine au V<sup>e</sup> siècle avant J-C. Cela dit, pour répondre à l'interrogation du début, que font les traducteurs ? Ils essaient de produire un « effet équivalent ». Douce illusion et vaste blague selon David Bellos. Lui-même en est revenu le jour où, pour un polar de Fred Vargas, il fit chou blanc auprès de ses lecteurs en rendant une tirade comique par sa grandiloquence calquée sur un fameux vers de Hugo par son équivalent chez Churchill. Depuis, il n'a pas de mots assez durs pour dénoncer « l'adhésion servile à l'idéologie de « l'effet équivalent » ». En simple lecteur, nous ne soupçonnions pas une telle tyrannie. Il est vrai qu'il n'existe pas d'échelle de mesure permettant de jauger l'équivalence. Pas question de traduire à l'identique par rapport à la source, fût-ce en procédant par analogie. Que faire alors puisqu'il nous faut exclure identité, équivalence et analogie ? « Cette chose complexe qui nous permet de

*connaître un mariage heureux ».* Le traducteur serait celui qui marie les textes comme Socrate était celui qui faisait accoucher les esprits. C'est tout ? Non, bien que ce soit formulé en conclusion. L'auteur voit dans le film *Avatar* de James Cameron la plus parfaite parabole de la traduction : ses personnages fantastiques ne subissent-ils pas une métamorphose radicale et bouleversante tout en demeurant fondamentalement ce qu'ils étaient ? C'est bien là qu'il voulait en venir :

*« Ce n'est pas la poésie, mais la communauté qui se perd à la traduction. Le langage dans ses emplois effectifs a aussi pour fonction de constituer une dimension communautaire, et cette fonction- c'est aussi simple que cela- ne relève pas des tâches de la traduction ».*

On comprendra que nous recommandions à Olivier Mannoni, responsable de la 1<sup>re</sup> session d'un programme expérimental de formation continue à destination de jeunes traducteurs français et étrangers [au printemps prochain au CNL](#), avant toute chose la lecture commentée de ce livre à ses étudiants. A propos, l'essai de David Bellos a été traduit en français par Daniel Loazya en tandem avec l'auteur. Dans sa version originale, *Le Poisson & le bananier. Une histoire fabuleuse de la traduction* s'intitule *Is That a Fish in Your Ear ? Translation and the Meaning of Everything*. On s'en serait douté. (*Illustrations Banksy et Alex Nabaum, photo Passou*)

---

<http://passouline.blog.lemonde.fr/2012/02/08/ne-tirez-pas-sur-le-traducteur/>